

Jean-Yves Dufour

présente le roman

L'OMBRE AU SOMMET

1^{ère} édition : février 2016

2^e édition : janvier 2024

ISBN : 978-2-9701097-1-6

AVERTISSEMENT

Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

Les idées ou opinions d'ailleurs contradictoires exprimées par les différents personnages ne reflètent nullement celles de l'auteur. Ce roman est un pur divertissement et n'est pas destiné à servir de corpus idéologique. Esprits fragiles s'abstenir.

Préface

Après les essais politico-philosophiques *La France face au mondialisme* ⁽²⁰¹¹⁾ et *Résistance et Tradition* ⁽²⁰¹³⁾, je voulais écrire sur l'ingénierie sociale. Plutôt qu'un troisième essai, j'ai eu spontanément l'idée de ce roman en février 2014 et j'ai décidé de l'écrire sous cette forme en y intégrant une partie de mes recherches sur le sujet. Au niveau romanesque, mon ambition était de croiser l'évolution psychologique du personnage d'Arnie dans *Christine* ⁽¹⁹⁸³⁾ de Stephen King tout en ayant des dialogues politiques importants comme dans *Petit frère* ⁽²⁰⁰⁸⁾ d'Éric Zemmour. J'ai ajouté de nombreuses autres références, comme par exemple *Le manoir de l'enfer* ⁽¹⁹⁸⁴⁾ de Steve Jackson.

Il aura fallu deux années de travail pour que le livre soit publié en Suisse dans la toute nouvelle maison d'édition Bibracte (du nom de la capitale gauloise éduenne en Bourgogne), grâce à Thomas Mazzone et sous le patronage du Pr Uli Windisch qui dirige également le site d'information *Les observateurs*.

Envoyé à un membre du comité de lecture de Gallimard par l'entremise de feu Rodolphe Crevelle, le roman aurait dû subir trop de modifications pour y être publié. Il s'agissait notamment de supprimer une bonne moitié des références et d'étirer la partie purement romanesque, ce que je ne pouvais pas accepter sans détruire l'esprit de l'ouvrage. Bien sûr, les références en question sont plutôt politiquement incorrectes et de toute façon rejetées par principe par la plupart des lecteurs modernes, qui n'ont pas l'habitude de lire des romans empreints de politique,

contrairement à une époque avec la trilogie de l'énergie nationale de Maurice Barrès au début du siècle dernier ou encore après-guerre avec un chef-d'œuvre comme *Uranus* ⁽¹⁹⁴⁸⁾ de Marcel Aymé, d'ailleurs édité par Gallimard. Certains se permettent de longs développements historiques et géopolitiques, comme Antoine Bello (justement arrière-petit-neveu de Marcel Aymé !) dans son excellente trilogie *Les falsificateurs* ⁽²⁰⁰⁷⁻²⁰¹⁵⁾ que je n'ai lue qu'en 2017 et qui m'a fortement fait penser à mon propre roman. Je tenais aussi à ce que la lecture ne soit pas trop longue et aille à l'essentiel. Comme a écrit mon ami Romain Guérin dans son *Missel du rebelle* ⁽²⁰²¹⁾ : « le plus difficile dans l'écriture d'un roman, ce n'est pas tant de savoir ce que l'on va coucher sur le papier que de choisir ce que l'on va passer sous silence ».

Les critiques positives au sujet de *L'ombre au sommet* furent l'envie de suivre l'histoire, le rythme, les rebondissements et la pertinence des débats politiques. Les principales critiques à son encontre portèrent sur le fait qu'il soit à la fois trop court et contienne trop de références. Aussi, cette réédition autoproduite – puisque les éditions helvétiques Bibracte puis Lohengrin (qui avait repris l'affaire grâce à Eva suite à l'arrêt de Bibracte) ont été liquidées – sera légèrement remaniée dans le sens attendu par les lecteurs.

Merci à Thomas et Eva qui ont permis la première édition, et à Daniel Conversano, Vincent de *Faits et Documents* (#430), Franck Abed, Maxime B., Bruno Hirout, Louis Lorphelin, David L'Épée, Civitas et Résistance Helvétique et leurs charmants militants pour leurs mentions et leurs invitations dans leurs cercles, émissions et occasions de conférer et dédicacer l'ouvrage.

Entretien pour *Présent*

Nous intégrons à cette réédition l'entretien réalisé avec notre camarade de promotion de l'Institut de Formation Politique « Louis Lorphelin » paru dans *Présent* #8833 (avril 2017).

Militant nationaliste, auteur de deux essais, – La France face au mondialisme (2011) et Résistance et Tradition (2013) – Jean-Yves Dufour nous revient cette fois avec un roman, L'ombre au sommet (Bibracte éditions). Ce roman est le parcours d'un homme faisant face aux forces occultes qui manipulent les foules au sommet de la hiérarchie de l'État. En d'autres termes, c'est un voyage romancé dans les rouages du « Système ». Pourquoi avoir choisi de traiter ce sujet sous forme de roman ?

Les écrivains disent souvent qu'ils n'ont pas choisi leur sujet mais que celui-ci s'est imposé à eux. C'est ce qui m'est arrivé. Je lis peu de romans et je n'ai pas cherché à en écrire un. Mais pendant plusieurs semaines, début 2014, le scénario m'a trotté dans la tête, et après l'avoir couché sur le papier, je me suis dit que ça pouvait être intéressant de le développer et de m'en servir comme vecteur d'informations sur l'ingénierie sociale. L'histoire a très peu changé par rapport à cette idée initiale. Accessoirement, j'espère que la forme romanesque me permettra de toucher un public plus large.

Comment définiriez-vous le Système ?

Le Système est un groupe informel qui détourne le droit et la démocratie par tous les moyens (État, médias, entreprises, finance, sociétés discrètes / secrètes...) pour préserver ses intérêts et ses privilèges (prédateurs) ou sa bonne conscience et son prestige social (idiots utiles). Il

utilise actuellement l'idéologie mondialiste, notamment le multiculturalisme et le néo-libéralisme.

Que répondez-vous à ceux qui vous accusent de complotisme ?

Le titre et le contenu font bien évidemment penser à ce qu'on appelle maintenant le complotisme. C'est un sujet à la fois délicat et incontournable. Délicat parce que l'importance des réseaux occultes est souvent sous-estimée ou surestimée et qu'il convient de remettre les choses à leur place. Incontournable parce que les nouveaux moyens de communication créent de la paranoïa à ce sujet, alimentée par les romans, le cinéma et la télévision. Dans chaque histoire, il y a un complot, c'est ce qu'on appelle l'intrigue. La plupart des gens sont terrifiés par cette idée. Ils peuvent imaginer un complot fomenté contre eux (ce qui serait dérisoire) mais ils n'admettent pas que le pouvoir, politique, financier, commercial, soit lui aussi la proie de comploteurs. L'illusion démocratique et le culte de la transparence tentent de réfréner ces « théories ». Les médias dominants lancent depuis quelques années une offensive contre ce qu'ils appellent le conspirationnisme, qui en réalité ne fait que dénoncer le nouvel ordre mondial, c'est-à-dire l'organisation mondialiste des entreprises transnationales et des institutions supranationales. La difficulté est de rester raisonnable, de ne pas voir la main occulte partout, de ne pas systématiquement chercher « à qui profite le crime » : cela nécessite de faire un travail sérieux sur les réseaux de pouvoir et de contre-pouvoir, les intérêts convergents, les alliances ponctuelles...

Quelles sont vos références pour étayer la thèse qui soutient votre roman ?

Mon roman contient deux niveaux de lecture : l'histoire elle-même et une mine de références antimondialistes, notamment en sciences humaines et en métapolitique. J'ai mélangé des auteurs anciens et récents, célèbres et moins connus, chercheurs et vulgarisateurs, critiques et apologistes du mondialisme, ainsi que des journalistes et des scientifiques qui ont travaillé sur les questions de manipulation psychologique, de psychopédagogie, de psychologie sociale, de contrôle social, etc.

Dans quelle mesure votre roman s'inscrit dans la continuité de vos deux premiers essais ?

Dans *La France face au mondialisme*, je dressais l'historique du mondialisme, de ses principes à son application, notamment à travers l'exemple de l'Union européenne. Dans *Résistance et Tradition*, je précisais les moyens de défense intellectuelle et de résistance politique à cette idéologie mondialiste et sa mise en place. Dans *L'ombre au sommet*, il s'agit de l'exemple d'un jeune couple qui résiste au Système – lui en l'infiltrant, elle en le combattant frontalement. Cela permet d'humaniser le combat, de le concrétiser, d'envisager différents scénarii, de diversifier les points de vue et de donner des arguments au lecteur à travers les nombreux dialogues, qui sont un excellent moyen de réflexion, comme l'avaient expérimenté Socrate et Platon.

Critique parue dans *Éléments*

Nous intégrons à cette réédition la critique de notre ami suisse David L'Épée parue dans Éléments #168 (octobre 2017). Attention au spoil !

Après la publication de deux essais autoédités, le jeune auteur fait paraître son premier roman chez Bibracte, nouvelle maison d'édition suisse lancée par Uli Windisch, animateur du site *Les Observateurs.ch*. Dans ce *thriller* politique, nous suivons les pas de Fabien de Guise, enfant d'un siècle finissant (il est né le jour même de la chute du Mur de Berlin) et intelligence brillante, engagé pour le compte de l'État français à accomplir des tâches confidentielles ayant trait à des opérations d'ingénierie sociale.

« Notre travail consiste à gérer la part de liberté qui est octroyée aux gens pour que le système ne s'effondre pas », lui explique un de ses supérieurs. Modélisation des comportements, programmation d'algorithmes de contrôle social : Fabien découvre que le fonctionnement officieux de l'État est plus sophistiqué encore que ce qu'avait pu imaginer Lucien Cerise (cité à plusieurs reprises). Il se trouve alors pris dans un grave dilemme, car ses activités entrent en radicale contradiction avec ses convictions personnelles ainsi qu'avec celles de sa petite amie Audrey, engagée dans un vaste réseau nationaliste clandestin comptant des cellules sur tout le territoire français et préparant un grand coup. « Je ne savais pas moi-même si j'étais un pion ou une taupe », s'inquiète-t-il en se rendant compte qu'il en sait désormais trop.

« Les valeurs devaient être renversées, le système saboté, le Français écrasé, le chaos organisé ». Complot

gigantesque, espionnage, projet transhumaniste à grande échelle, sectes satanistes, sociétés secrètes : tous les éléments de la littérature conspirationniste sont ici convoqués au service d'un roman mêlant anticipation, aventure et paranoïa, n'hésitant pas à faire intervenir en arrière-plan certaines figures bien connues de notre revue (ainsi Fabien, lorsqu'il cherche un journaliste de confiance à qui délivrer un secret d'État, se tourne-t-il vers François Bousquet !).

On pourra regretter les extrapolations théoriques parfois un peu longues, la présence massive et incongrue de références bibliographiques au cœur du récit, ainsi qu'un déluge de *name dropping* qui a de quoi méduser le lecteur ; ce sont là des déséquilibres qui guettent souvent celui qui veut écrire un roman à thèse. Cette réserve mise à part, *L'ombre au sommet* est un premier roman intéressant qui en annonce peut-être d'autres, et qui fait le pari de livrer un message engagé autrement que sous la forme convenue du pamphlet.

Chapitre I - Entretien

Je n'attendais que depuis moins de dix minutes, mais j'avais l'impression d'être assis dans ce fauteuil moelleux depuis une éternité. Je n'étais pas de nature inquiète, mais il s'agissait tout de même de mon premier véritable entretien d'embauche. Celui-ci avait été un véritable parcours du combattant et j'avais hâte d'arriver au bout. J'avais déjà dû franchir plusieurs étapes de sélection : concours écrit, entretien individuel, oral collectif organisé comme un jeu de rôle, au cours duquel nous avons été immergés dans une situation fictive où notre comportement avait été analysé attentivement par les membres du jury. Après autant d'épreuves, je commençais à perdre espoir, et au lieu de diminuer, la distance virtuelle qui me séparait de mon recrutement effectif semblait augmenter, ainsi que mon stress. Ce n'était probablement qu'une technique psychologique pour tester les candidats, mais j'avais quand même du mal à rester détendu.

Des éclats de voix provenant du couloir me sortirent soudainement de mes pensées. Deux hommes discutaient de manière très animée, peut-être même se disputaient-ils. Je m'efforçai de ne pas prêter attention à ce qu'ils disaient mais ils se déplaçaient, et au moment où ils entraient dans l'un des bureaux situés le long du corridor, je crus entendre l'un d'eux prononcer mon nom. Je tournai machinalement la tête et eus tout juste le temps d'en apercevoir un des deux qui s'engouffrait dans la pièce. Il était assez grand, portait un costume noir et devait être assez âgé à en croire ses cheveux noirs grisonnants. Je m'apprêtai à aller écouter cette conversation dont je semblais être le sujet lorsqu'un

homme de grande taille doté d'une importante moustache rousse déboula dans le couloir et se dirigea vers moi. Je me levai et fis quelques pas dans sa direction. Malgré mon mètre quatre-vingt-un, le moustachu me dépassait de plusieurs centimètres.

— Vous êtes monsieur de Guise ? me demanda-t-il.

— Oui, c'est bien moi, répondis-je. Bonjour.

— Suivez-moi, reprit l'homme à la moustache proéminente, sans me tendre la main.

Je le suivis donc. Il portait un costume marron et devait avoir environ cinquante ans. Je n'eus pas le temps de poser la moindre question que déjà le moustachu avait ouvert la porte d'une pièce exigüe et m'invita à m'asseoir en face de lui, tandis qu'il prenait place derrière le bureau. Je m'efforçai d'afficher un grand calme, de ne plus penser à la scène à laquelle je venais d'assister et d'éviter le moindre tic. Un ordinateur portable était posé sur le bureau, l'écran rabaissé. L'homme sortit plusieurs feuilles d'une pochette plastifiée puis démarra l'entretien.

— Donc, vous vous appelez Fabien de Guise et vous êtes né à Nancy le 10 novembre 1989 ?

J'acquiesçai d'un bref hochement de tête. Le moustachu écarta son torse du dossier de sa chaise, se pencha vers moi et me demanda :

— Connaissez-vous les expériences de Milgram ?

— Bien sûr, monsieur.

— Et les théories de Faucheux et Moscovici ?

— Oui, monsieur.

- Connaissez-vous les travaux de Joule et Beauvois ?
- Voulez-vous que je vous expose la théorie de l'engagement, monsieur ?
- Ce ne sera pas nécessaire.

Le quinquagénaire se renfonça dans son fauteuil et après une courte pause, reprit la parole.

- Je vois que votre dossier est excellent.
- Merci, monsieur, répondis-je en réfrénant un sourire.
- Quelle est la principale motivation qui vous pousse à vouloir travailler pour nous ?
- La découverte, monsieur. Je suis très curieux de nature, et toujours avide de repousser les limites de mes connaissances. Mais j'ai suffisamment étudié et j'ai hâte de mon mettre mon savoir en pratique et d'en faire profiter la collectivité.
- Avez-vous bien conscience de prétendre travailler pour l'État ? Êtes-vous prêt à vous engager totalement et à ne rien divulguer à l'extérieur ? Nos recherches sont confidentielles et très cloisonnées.
- Et c'est normal, monsieur. Vous pouvez avoir confiance en moi.
- Bien, nous aurons l'occasion d'en reparler. Votre dossier indique que vous avez suivi plusieurs cursus universitaires en parallèle. À presque vingt-six ans, seulement, vous possédez un master de psychologie, un autre de sciences cognitives, une maîtrise de mathématiques, vous êtes licencié en philosophie et en sociologie... C'est assez remarquable, mais pourquoi un tel éparpillement ?

- Je ne pense pas qu'il s'agisse d'éparpillement, monsieur. L'interdisciplinarité est une exigence intellectuelle pour celui qui veut comprendre. J'ai bien conscience que l'époque moderne cherche à tout segmenter, et favorise l'esprit analytique sur l'esprit synthétique, mais il est nécessaire que certains individus soient en mesure d'adopter un point de vue global de l'état de nos connaissances.
- Des individus comme vous, j'imagine ? Voyez-vous, comme vous avez sûrement pu le remarquer au cours de vos épreuves communes, vos rivaux pour ce poste étaient plus âgés que vous. La plupart sont docteurs, mais dans un seul domaine de spécialisation. Je ne vous cache pas que votre profil atypique et votre personnalité nous plaisent beaucoup. Votre CV indique que vous parlez et lisez couramment l'anglais et l'allemand en plus du français.
- C'est exact, monsieur.
- Avez-vous des connaissances dans d'autres langues étrangères ?
- Je peux me débrouiller en espagnol, et j'avais commencé à apprendre le russe, mais j'ai dû abandonner par manque de temps. Je connais simplement l'alphabet cyrillique et les règles de prononciation.
- L'anglais et l'allemand seront suffisants pour ce poste, mais vous aurez intérêt à apprendre rapidement le vocabulaire spécialisé. Venons-en au dernier point. J'ai sous les yeux une note qui émane d'un service du ministère de l'Intérieur et qui fait état de votre proximité avec plusieurs militants fichés à l'extrême

droite. Qu'en est-il ?

- Je n'ai jamais fait de politique, monsieur.
- Bien sûr, vous êtes certainement trop malin pour cela.
- Mes fréquentations posent-elles un problème rédhibitoire ? osai-je.
- Non. Mais certains de nos travaux nécessitent des accréditations au secret-défense du plus haut niveau. Elles ne vous seront pas délivrées tout de suite, et vous ferez l'objet d'une enquête plus approfondie pendant les prochaines semaines. Ne vous inquiétez pas, c'est la procédure. Mais ne soyez donc pas surpris si vous êtes surveillé, ainsi que vos proches.
- Puis-je en conclure que le poste me revient ?
- Vous le pouvez, en effet.

Le moustachu se leva. Je me levai à mon tour et nous nous serrâmes la main.

- Félicitations, jeune homme. Je suis heureux de vous compter parmi nous. Mon nom est Jean-Louis Colin. C'est moi qui dirige le laboratoire. Il vous reste quelques formalités à remplir, veuillez me suivre.

Jean-Louis me guida jusqu'à un bureau du service des ressources humaines, un terme que j'abhorrais. J'avais déjà largement eu l'occasion durant mes études d'analyser le management, de comparer ce qu'on appelait maintenant la gouvernance d'entreprise avec celle des États, de comprendre pourquoi on traitait désormais les employés comme de simples ressources, souvent même de manière négative, en termes de purs coûts, sans songer à ce qu'ils pouvaient rapporter. Même les

entreprises de services, dont la matière première était la matière grise de ses ingénieurs, avaient tendance à débaucher (rationaliser, en novlangue), jusqu'à ce qu'elles ne puissent plus exister sur le marché, sans charges à payer peut-être mais également sans personne à affecter sur le moindre projet, ni sans force commerciale pour aller prospecter ou répondre aux appels d'offres. Quant aux entreprises industrielles, elles évitaient d'embaucher, y compris à des postes-clés comme l'organisation, la conception, l'informatique ou la sécurité, préférant engager des prestataires, vendus à prix d'or par leurs propres employeurs malgré un salaire identique et régulièrement remplacés, ce qui impliquait régulièrement d'énormes pertes de connaissances. La logique matérialiste néolibérale cherchait à minimiser les coûts, et l'un des moyens les plus sûrs d'y parvenir était de délocaliser vers des pays où la main-d'œuvre était moins chère, même dans les nombreux cas où la distance entraînait des besoins supplémentaires, une augmentation des délais, des problèmes de communication, de compréhension et de responsabilités. Et lorsque la délocalisation s'avérait impossible, il fallait faire venir des immigrés du tiers-monde, parfois clandestinement, pour peser à la baisse sur les salaires et la protection sociale, en ajoutant au marché de l'emploi une concurrence plus soumise et moins exigeante, ignorante des avancées de plusieurs siècles de syndicalisme et d'organisations corporatives traditionnelles, un sous-prolétariat de substitution, l'armée de réserve du capitalisme apatride, qui laissait sur le carreau les jeunes européens de souche qui n'avaient pas de qualification ou de diplômes. La fiscalité terminait le boulot, et les jeunes Français étaient de plus en plus nombreux à s'expatrier. Il fallait dire que la

situation sociale était catastrophique, ces jeunes fuyant avant tout l'insécurité et la destruction identitaire provoquées par l'invasion migratoire, qui achevaient de rendre insupportable la précarité économique. Le choix résidait entre le mercenariat professionnel, ou esclavage moderne, et le parasitisme international ou cosmopolitisme. Fatalement, ce système ne pouvait qu'appauvrir les populations, dans tous les pays. La propagande médiatique avait d'ailleurs de plus en plus de mal à cacher cette conséquence inéluctable. En outre, le salariat lui-même me dérangeait, puisque les salaires ne dépendaient plus de la nature du travail effectué, du rendement, des compétences réelles ni même du type de poste, mais uniquement du diplôme, du niveau d'études et éventuellement de l'expérience. Des critères fixés par avance, impossibles à rectifier. Il n'y avait pas plus grande injustice. Nietzsche avait raison d'écrire que l'injustice ne se trouvait jamais dans les droits inégaux mais dans la prétention à des droits égaux, puisque l'égalitarisme nivelait tout par le bas. Sauf peut-être dans la conception utopique particulière théorisée par le révolutionnaire robespierriste Philippe Landeux, qu'il avait baptisée le Civisme, et qui me rappelait le village des Schtroumpfs. Tout comme l'Incorruptible, « champion de l'Égalité », le mouvement de Pierre Poujade, également baptisé « civisme », avait débuté par une lutte en faveur de l'égalité fiscale. Mais dans le village France, contrairement à ce qui se passait dans la plupart des pays du monde, où les règles étaient beaucoup plus souples, le travail était étouffé par des rigidités qualitatives et quantitatives dépassées : les diplômes et les horaires.

Décidément, même quelques minutes après avoir décroché mon premier travail, je ne pensais toujours qu'à

critiquer jusque dans ses fondements la société dans laquelle je vivais. J'étais incurable, irrécupérable. Il allait pourtant bien falloir que je fasse partie de ce système, je ne pouvais pas rester indéfiniment à l'écart, comme un ermite plongé du matin au soir dans mes interminables études. J'avais des rêves de voyages, de méditation spirituelle, d'études traditionnelles, de musique, de révolution politique, économique et sociale, mais je ne pouvais pas me permettre de partir à l'aventure, ni de me contenter de vivoter de manière précaire, surtout pas tant que mes parents vivraient, cela leur causerait trop de chagrin. Je repensai à ce mot de Montherlant : « chacun n'est devenu tout à fait soi-même que le jour où ses parents sont morts ».

J'étais néanmoins heureux d'avoir obtenu cette place que je convoitais depuis plusieurs mois. Mes réflexions critiques étaient dans ma nature, je vivais avec elles, et cela ne m'empêchait nullement – au contraire et malgré ce que s'imaginaient souvent ceux qui ne me fréquentaient que de manière superficielle – d'être une personne heureuse, joyeuse, qui aimait profondément la vie, et les gens de manière générale. J'étais par exemple incapable de haïr, de trahir, d'éprouver de la rancune, ou même de refuser un simple service. J'étais aussi très sensible. Cela ne se voyait pas forcément, parce que j'étais également pudique, mais ceux qui me connaissaient vraiment le savaient bien. Et en lisant un roman ou en regardant un film, il n'était pas rare que me viennent quelques larmes, de peine comme de soulagement. J'étais en fait incapable de faire du mal consciemment, j'éprouvais énormément de scrupules, je ne supportais pas l'injustice. Me révoltaient ceux pour qui la fin justifiait les moyens, ceux qui prônaient la politique du pire,

essayant de hâter le désordre et le chaos, synonymes de souffrances, ceux qui rêvaient de violence, ou que la violence attirait. Tout cela était étranger à mon tempérament et je le considérais comme malsain et dangereux. Mais la plus grande injustice résidait selon moi dans l'acharnement des autorités (ou prétendues telles) contre les pauvres et inoffensifs travailleurs déjà accablés d'impôts, verbalisés, amendés, contrôlés, méprisés, insultés, pressurés jusqu'à la dernière goutte de sang, tandis que la racaille était laissée tranquille, avec sa drogue, ses armes, ses trafics, ses rackets, ses cambriolages, ses crimes... La paix sociale était achetée, renégociée sans cesse, et toujours plus chèrement, à coups de prestations, de subventions, de pistons, de passe-droits, de quotas, de triche, delâcheté... C'était le même principe qu'à moindre échelle les avertissements contre le piratage sur les DVD, impossibles à zapper lorsqu'on avait acheté le disque, mais évidemment absents sur les versions pirates. Me révoltaient tous les lâches au pouvoir qui laissaient subsister et empirer ces situations, à pleurer comme des madeleines et à dénoncer la ghettoïsation des banlieues, devant des immeubles et des cités sous la coupe de délinquants qui surveillaient, filtraient les entrées, taguaient, agressaient, violaient, cassaient, brûlaient et parfois tuaient. Tout cela était insupportable. Après une longue journée de travail, certains rentraient chez eux en espérant que le dîner cuisiné par madame ne serait pas trop cuit, d'autres espéraient simplement que leur voiture ne serait pas brûlée.

Mon esprit critique s'exerçait continuellement. En fonction de mes interlocuteurs, j'étais très susceptible de changer non pas d'idées mais de manière de les exprimer,

parfois radicalement. Je détestais avant tout le manichéisme. C'était plus fort que moi. Ce n'était pas un bête esprit de contradiction pour le plaisir mais une attitude véritablement intellectuelle. Il fallait que j'adopte dans une discussion une position décalée, iconoclaste, à contre-courant. C'était comme un exercice de style, ou de dialectique. Bien sûr, je gardais mes convictions, mais j'avais cette tendance à défendre parfois le contraire de ce que je pensais pour rétablir un équilibre entre des points de vue trop tranchés, comme si l'essentiel résidait dans la discussion tout entière, et non pas simplement dans mes propres propos. Évidemment, j'étais alors systématiquement en désaccord avec tout le monde, même avec les gens qui eux étaient d'accord avec moi. J'étais, sur le plan de la réflexion, naturellement rebelle et anticonformiste, sans pour autant être cynique pour un sou. Conséquemment, j'étais le plus virulent dans les débats contre ceux qui étaient le plus en accord avec moi, si ce n'était pas pour les mêmes raisons. Je me sentais d'ailleurs plus proche de quelqu'un qui partait des mêmes principes que moi, même si nos conclusions divergeaient complètement, que de quelqu'un d'autre qui serait arrivé au même point de vue que moi mais à partir de principes fondamentaux opposés aux miens ou pour des raisons que je jugeais mauvaises. J'avais beaucoup débattu avec des amis de mes amis, qui appartenaient généralement à l'extrême droite, comme l'avaient noté les services de renseignement, et j'avais remarqué nombre de contradictions et d'incohérences. Par exemple, je ne supportais pas que l'on s'en prenne à un communautarisme sans les critiquer tous, que l'on critique une catégorie d'immigrés sans s'en prendre à l'immigration massive et à tous les allogènes quels qu'ils soient. Face à un pétainiste fanatique, je défendais la

Résistance ; face à un gaulliste inconditionnel, je louais l'action du maréchal Pétain, qui s'était sacrifié pour limiter les dégâts, conserver une zone libre et l'empire ; je trouvais sectaires les militants de partis politiques que je pouvais apprécier et je devenais sceptique une fois confronté à eux ; je me sentais antifasciste face à un néonazi stupide, mais fasciste face à un soixante-huitard attardé ; j'étais défenseur de la civilisation matérielle et technique européenne si je discutais avec un misonéiste qui aurait voulu transformer nos maisons en grottes préhistoriques, mais je me faisais défenseur de la Tradition lorsque j'avais affaire à un consumériste viscéral. De manière générale, cet anti-manichéisme me faisait le défenseur d'une troisième voie, que ce soit en matière économique, géopolitique, théologique ou n'importe quel autre domaine. Parallèlement, je n'avais pas peur des contradictions apparentes. Je ne voyais par exemple aucun problème à écouter de la musique classique ou baroque et du hardcore, de la variété et du metal, du punk rock et du rap ou de la musique celtique et du screamo. Mes goûts avaient toujours été très éclectiques et les nouvelles découvertes ne me faisaient presque jamais renoncer à mes goûts antérieurs. Je prenais ce qui m'intéressait partout, au-delà des étiquettes et des pseudo-incompatibilités nées des cerveaux étriqués d'individus bornés. Finalement, malgré ou plutôt grâce à une vision du monde bien établie, qui comprenait plusieurs systèmes et grilles de lecture, j'étais très libre. Hélas, la plupart des gens éprouvaient un besoin irrépressible d'étiqueter, de ranger dans des cases bien définies et étanches, pour se sentir en sécurité intellectuelle, ce qui revenait à étouffer la pensée. Ces hypocrites prétendaient en outre détester par-dessus tout le jugement d'autrui, mais c'était pourtant ce qu'ils

faisaient à longueur de temps.

Nous arrivâmes dans le bureau d'une responsable administrative. Jean-Louis me dit au revoir et repartit vaquer à ses activités. Une femme entre deux âges au sourire bienveillant me tendit plusieurs papiers à remplir. Mon premier jour de travail était fixé au mois suivant. Le salaire était élevé, presque mirobolant pour un premier emploi et je ne voyais rien de plus à négocier. Après avoir signé les formulaires exigés, je quittai les lieux et rentra chez moi.